36e ANNÉE (4e SÉRIE) .N° 33 10 AVRIL 1919

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

PRIX D'ABONNEMENT POUR TOUT L'UNIVERS........ 15 francs à l'Édition complète. 10 — à l'Édition partielle.

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. Douceur évangélique. — II. Providentielle leçon de douceur. — III. Les Allemands et la guerre : théories de juristes. — IV. Théories militaires. — V. Protestantisme germanique. — VI. Le Centre catholique allemand. — VII. Bibliographie : Maurice Muret ; Paul Gaultier ; Ch. Andler ; Bourgin ; H. Stein ; J. Duhem ; Jullian ; P. Imbart de la Tour ; Mgr Batiffol ; E. Griselle ; Paul Hazard ; M. de Wulf ; A. Beaunier ; G. Lechartier ; Morton Prince ; H. Bergson ; H. Joly ; Léon Daudet ; Wyzewa ; G. Lenôtre ; V. Tissot ; Dr Capitan ; G. Goyau ; L. Dimier ; J. de Lanessan ; Mme Adam ; Marcelle Tinayre ; Arthur-Lévy ; L. Maccas ; H. Carton de Wiart ; Paul van Houtte ; Hervé de Gruben ; R. P. Philippe ; P. Delannoy ; Ch. Calippe ; Paul Delay ; François Veuillot.

I. — Notre-Seigneur, quand il nous révèle les merveilles de son Cœur, résume tout dans ce mot dont la piété chrétienne a fait une de ses invocations favorites : *Mitis et humilis corde*.

Douceur et humilité : deux vertus que le Sauveur unit dans sa divine formule, et qui ne sauraient en effet se séparer ; deux vertus qui n'en font qu'une, s'il est vrai que la douceur est non pas seulement, comme on la définit parfois, la fleur de l'humilité, mais qu'elle n'est autre chose que l'aspect même de l'humilité, le visage de l'humilité, l'humilité prise en sa forme extérieure, la physionomie, la posture, l'attitude, la manière d'être de ceux qui ont le cœur humble.

Une douceur qui serait autre chose que le simple reflet de l'humilité du cœur, serait certainement fausse : ce ne pourrait être qu'une douceur doucereuse, qui n'irait pas loin, — de même qu'une soi-disant humilité qui ne rayonnerait pas en douceur sur le prochain, ce ne serait pas une humilité authentique, l'humilité des âmes franches, droites, vigoureuses ; ce pourrait être pusillanimité, fausse timidité, faiblesse, égoïsme, orgueil même, tout ce que l'on voudra, sauf l'humilité du vaillant Cœur de Jésus.

Et parce que c'est par la douceur que se révèle l'humilité, parce que c'est la douceur qui paraît à l'extérieur, c'est sur la douceur que le Verbe de Dieu met l'accent dans les prophéties.

Car la douceur du Messie a été prédite par les Prophètes. La douceur est un trait si essentiel de sa physionomie, que c'est déjà sur cette image de douceur qu'il s'est fait annoncer au monde, des siècles avant sa naissance, par les Voyants d'Israël. Tous les Prophètes signalent la douceur comme un attribut caractéristique du Messie futur.

Il sera, ce Messie, il sera le *Rex pacificus, cujus vultum desiderat universa terra... Rex mansuetus... Non clamabit, neque contendet... Non erit turbulentus. Nec audietur vox ejus foris... Calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non exstinguet... O quam suavis !...* Il sera l'*ovis ad victimam*, l'*agnus coram tondente se*. Et c'est à cet Agneau de douceur qu'est promise la conquête du monde : *Emitte Agnum, Domine, Dominatorem terræ*.

C'est l'Agneau que salue en Jésus, dès sa première rencontre, Jean-Baptiste le dernier des Prophètes : *Ecce Agnus Dei...* Et c'est sous le symbole de l'Agneau que le Voyant de l'Apocalypse nous le montre régnant éternellement aux cieux, *supra montem Sion Agnum stantem*, et devant lui la multitude innombrable des élus, les élus tous *in conspectu Agni*, tous vêtus de robes blanches, — mais ces robes, c'est dans le sang de l'Agneau qu'ils les lavent, — tous des palmes à la main, — mais ces palmes, c'est par la vertu du sang de l'Agneau qu'ils les ont conquises, *et ipsi vicerunt eum propter sanguinem Agni*, cet Agneau dont la colère fait rentrer sous terre tous ses ennemis, rois et princes, riches et forts, esclaves et hommes libres, tous se cachent, *et dicunt montibus et petris : Cadite super nos, et abscondite nos a facie sedentis super thronum, et ab ira Agni...* Pour eux, ils suivent l'Agneau partout où il va. C'est l'Agneau qui est leur pasteur, qui les conduit aux sources des eaux de la vie. Leur béatitude, c'est d'être conviés au banquet des noces de l'Agneau. De ce banquet c'est l'Agneau qui est la lumière, *et lucerna ejus est Agnus* ; et c'est le *canticum Agni* qui en est l'harmonie éternelle : *Salus Deo nostro... et Agno... Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem... Sedenti in throno, et Agno :*

benedictio, et honor, et gloria, et potestas in secula seculorum (Apoc., v, 6, 12-13 ; vi, 16 ; vii, 9, 10, 14, 17 ; xii, 11 ; xiv, 1, 4-5 ; xv, 3 ; xvii, 14 ; xix, 9 ; xxi, 22-23 ; xxii, 3, 14).

La douceur, vertu caractéristique du Christ, caractéristique donc aussi de la vie chrétienne : c'est à quoi l'on n'a point coutume de penser beaucoup dans le monde. On estime encore l'humilité, de loin peut-être ; on l'estime surtout chez les autres, mais enfin on l'estime. La douceur, on l'aime, soit, chez les autres, on en jouit, on aime à respirer dans l'atmosphère des âmes douces ; mais tout au fond de son âme, je ne crois pas qu'on la prise si fort, et bien plutôt on n'est pas éloigné d'y voir quelque chose comme une faiblesse, de s'en faire une image amollie et féminine, quasi vieillotte. La douceur, se dit-on, vertu d'enfants ou de vieillards, vertu de gens qui n'ont plus ou qui n'ont pas encore à lutter pour la vie, vertu de bonnes Sœurs ou d'Enfants de Marie... Et on la prêche, en effet, devant les Enfants de Marie ; on s'excuserait presque de la prêcher devant un auditoire d'hommes (et l'on fait bien, étant donné que ce que l'on prêche aux Enfants de Marie est trop souvent aux antipodes des virilités dont est faite la douceur chrétienne). On sourit presque de compassion quand on entend louer un confrère pour sa douceur ; et l'on se dit qu'il faut donc que ce bon pasteur soit bien dépourvu pour que ses ouailles ne trouvent rien de mieux à célébrer en lui, — rien de mieux que ce que Jésus-Christ a voulu qui nous fût tout d'abord proposé en exemple !

Quel renversement de la conception chrétienne des choses ! quelle méconnaissance d'une vertu dont Notre-Seigneur a entendu faire la caractéristique même de son divin Cœur !

Le monde n'entend pas la douceur. Le monde n'a pas le sens de la douceur. Et ce n'est pas étonnant. L'esprit du monde est aux antipodes de l'esprit du Christ ; dès lors, si la douceur est au premier plan dans les prédilections du Cœur de Jésus, il est tout indiqué qu'elle soit au premier plan aussi dans les dédains du monde. La douceur est une vertu trop spécifiquement chrétienne pour que le monde la puisse jamais comprendre.

Et cependant, que serait le monde, que deviendrait le monde, s'il n'y avait pas d'âmes douces, si la douceur était bannie de cette terre, si le monde tout entier ne rêvait que déploiement de violence et de ce qu'ils appellent « force », s'il n'y avait plus de Sœurs de Charité, plus d'Enfants de Marie ?...

II. — Ce que deviendrait le monde si la douceur évangélique en était bannie, il semble bien que la Providence nous en ait voulu donner une leçon de choses. A Sparte jadis, pour inspirer aux enfants l'horreur de l'ivrognerie et le goût de la tempérance, on prenait un esclave, un de ces pauvres gens qu'on appelait ilotes, on l'enivrait copieusement, et on le poussait, ivre, au beau milieu de l'école, pour l'offrir en spectacle et en souffre-douleur à toute la bande des enfants. C'est ce que l'on appelait la leçon de l'ilote ivre.

La Providence, pour nous apprendre le prix de la douceur, nous a donné en spectacle... nos ennemis [1].

Ce que deviendrait le monde si la douceur en était bannie ? Le monde ne serait plus qu'une immense Germanie, un colossal corps de garde germanique ! Ce serait la disparition de l'idéal évangélique, l'abomination de la désolation, le signe avant-coureur de la fin du monde.

Nous voici sur un terrain brûlant. Il faut tâcher pourtant d'y marcher à pas comptés, justes toujours. Il ne saurait être question, pour un chrétien, de haine de races [2]. L'Eglise n'en connaît pas. L'Eglise embrasse, comme son divin Maître entre les bras de sa Croix, toutes les races humaines d'un unique amour maternel. Si ces Allemands que nous avons vus se sont révélés, à nos yeux épouvantés, des barbares, des êtres de dureté, de férocité, des êtres d'où semblait avoir disparu tout vestige de douceur, ce n'est point parce qu'ils sont Allemands. Ils sont hommes. Etant hommes, c'est donc à eux aussi que Jésus a adressé son divin *Discite a me*. Ils sont hommes, donc accessibles à l'Evangile, donc faits pour devenir enfants de l'Eglise. Ils sont appelés, eux aussi, à cultiver en eux l'humilité et la douceur du Cœur de Jésus. Mettons seulement que pour eux ce soit d'un plus difficile labeur que pour d'autres ; mais difficulté n'est pas impossibilité.

En fait, il fut un temps où les Allemands ont cultivé la douceur, parce qu'ils étaient chrétiens alors. Au moyen âge, la littérature allemande, la poésie allemande a connu les délicatesses de nos littératures chrétiennes d'Occident. C'était le temps où ils recevaient de nous ou d'Italie la grâce de notre art roman, le temps où saint Norbert († 1134)

[1] « En 1870, c'était déjà sans doute le règne de la force brutale ; cette fois ce fut le règne de la férocité, de la violation de tous les droits, du mépris de toutes les lois, de l'outrage à tous les sentiments. Ceux que l'on croyait des hommes, qui se qualifiaient même de surhommes, nous ont apparu comme des fauves qui ont rompu leurs chaînes, et qui se ruent avec rage sur l'objet de leur convoitise.

« Nous les avions connus, alors qu'ils préparaient pacifiquement, par leurs entreprises capitalistes, la conquête de notre pays, doux, obséquieux, vêtus de peaux de brebis ; nous les avons vus, cette fois, tels qu'ils sont réellement, dignes fils des antiques Teutons, adorateurs d'Odin, loups rapaces, conquérants féroces, agitant les fers dont ils menaçaient nos bras, et dansant de joie devant les incendies qu'ils avaient allumés. » (Mgr Péchenard, *Le Martyre de Soissons*, p. 8).

[2] Mgr Chapon, évêque de Nice *(L'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne)*, relève justement ce qu'il y a d'excessif dans des propos comme celui-ci : « Il y aura toujours une race germanique dont les esprits et les cœurs ne seront jamais semblables aux nôtres ». — Evidemment, la diversité est la loi de ce monde ; et de même qu'il y a des individus et des familles, il y aura toujours aussi des nations qui se distingueront les unes des autres et dans lesquelles individus et familles s'uniront par suite des affinités que créent entre eux les conditions multiples de leur existence (conditions climatériques, géographiques, historiques, etc.). Et cette constatation est un des fondements solides du principe du droit des peuples à la libre expansion de leur vie nationale.

Mais dire qu'il y a des races humaines qui sont diverses à ce point qu'entre elles il ne peut et il ne pourra jamais y avoir rien de commun, en sorte qu'elles s'opposeraient comme des forces irrémédiablement antagonistes, ce serait, dit Mgr Ch., méconnaître l'unité de la race humaine qui est un dogme de la foi catholique ; ce serait proclamer à notre tour la guerre inexpiable et reprendre pour notre compte la doctrine même qui est celle des Allemands modernes. — « L'idée de l'humanité *une* n'est pas périmée, et de plus en plus la science s'unit à la foi pour l'attester. »

assignait comme tâche spéciale à ses Prémontrés une fusion, qu'il rêvait féconde, entre le génie français et le génie germanique [1]. Au siècle suivant, ils ont fait le même accueil à notre art ogival ; et ce sont nos essaims de Cisterciens, vrais « missionnaires de l'art français » (Enlart), qui ont vêtu le sol allemand d'une « blanche robe » d'églises d'une grâce incomparable. Plus tard encore, ce seront les purs chefs d'œuvre d'art suave et discret que nous ont laissés leurs écoles de peinture et de sculpture du XIVe et du XVe siècle (Cologne, Ulm, Augsbourg, Nüremberg)... Comment donc sont-ils devenus ce que nous avons vu qu'ils sont ?

Eux, ils disent : « C'est la guerre ! » — Mais non, ce n'est pas la guerre du tout. Ce n'est pas au compte des fureurs inséparables de toute guerre qu'il faut mettre leurs férocités d'aujourd'hui.

Car, jusque dans la guerre, jusque dans les guerres les plus acharnées on peut porter, on doit porter la douceur chrétienne et la courtoisie française.

Avec nos alliés mêmes de 1914 nous avons été plus d'une fois en guerre. On ne s'est pas souvent battu plus furieusement que dans les tranchées de Sébastopol, il y a soixante-quatre ans : ce qui n'empêche que dans l'intervalle des assauts, durant les heures de répit accordées pour l'inhumation des morts ou l'évacuation des blessés, on voyait officiers français et officiers russes fraterniser et échanger des toasts chaleureux, empreints d'une estime réciproque. Si bien qu'on a pu dire que c'est sous Sébastopol que nous avons appris à nous connaître et à nous aimer, Russes et Français, et que le bénéfice le plus clair de la guerre de Crimée, ce fut l'amitié franco-russe.

Contre la Russie nous étions alors, déjà, les alliés de l'Angleterre. Mais nous n'avons pas toujours été les alliés de l'Angleterre ! A Londres, au quartier de Chelsea, il y a un Hospice militaire qui est quelque chose comme notre Hôtel des Invalides : la chapelle de cet Hospice est, comme notre église des Invalides à Paris, tapissée de drapeaux conquis sur l'ennemi. Et sur quel ennemi...? Ces drapeaux sont presque tous des drapeaux français. C'est qu'en effet nous avons été si souvent en guerre avec l'Angleterre ! Nous avons été en guerre avec l'Angleterre presque depuis que l'Angleterre existe, depuis l'installation de Guillaume le Conquérant au pays des Angles, depuis neuf cents ans tantôt que Guillaume le Conquérant a fait de l'Angleterre une puissance rivale de la France : ce qui n'a jamais empêché Anglais et Français de s'apprécier mutuellement, de renouer après la paix des relations cordiales que la guerre avait à peine interrompues. Des évêques anglais sont venus prononcer chez nous le panégyrique de Jeanne d'Arc (on n'imagine guère un évêque allemand se faisant pareil honneur, et cependant Jeanne d'Arc a connu en Allemagne, au moins dans l'Allemagne du Sud, une vraie popularité, et rapide, puisque c'était au XVe siècle même) ; et lors des fêtes de la béatification, c'est à un Anglais que nous avons dû les plus belles pages peut-être qui aient été écrites à la gloire de Jeanne d'Arc.

C'est un Anglais encore, un grand Anglais des siècles écoulés, sir Philippe Sydney, qui, parlant de la France, l'appelait « la douce ennemie ».

La douce ennemie ! Ah ! que voilà une définition charmante, une formule exquise qui exprime à merveille (notait le *Times* en octobre 1914) ce que les Anglais pensaient de nous au moment même où nous croisions le fer avec eux ! La France a été souvent en guerre, et elle est restée douce : douce et militaire, deux épithètes qui ne semblaient pas prédestinées à voisiner ensemble et que pourtant l'histoire nous montre toujours unies autour du nom de notre vieille et chère France.

Il y a donc des guerres qui ne laissent subsister entre les belligérants pas trace de ce levain de haine et de dégoût que l'Allemagne a senti fermenter contre elle à travers le monde entier.

Qui dit guerre, dit violence sans doute ; mais la violence elle-même, quand elle est légitime dans sa cause, peut être réglée, doit être réglée.

Il y a des guerres justes. Il y a des guerres saintes (un érudit professeur, H. Pissard, a écrit il y a quelques années tout un ouvrage sur *La guerre sainte en pays chrétien, Essai sur l'origine et le développement des théories canoniques).* Il y a des Saints canonisés parmi les guerriers (notre roi Saint Louis est mort en guerre) ; il y en aura peut-être parmi nos contemporains (déjà un nom a été mis en avant parmi nos héros de 1870). Et comme pour être canonisé il faut avoir pratiqué toutes les vertus chrétiennes, il s'ensuit qu'on peut donc faire la guerre et tout ensemble garder le zèle de cette vertu de douceur à qui le Sauveur veut que soit faite une place si en vue dans la pratique de sa Loi.

III. — Ce n'est point à la guerre en soi qu'il faut imputer les férocités dont nous avons été témoins, — c'est aux Allemands eux-mêmes.

Ils ont été féroces, parce qu'ils l'ont voulu. Ce n'est point l'exaltation du combat qui les a emportés : leur férocité était systématique, raisonnée, calculée de longue date. Ce fut une « barbarie scientifique », a-t-on dit, c'est-à-dire une barbarie « qui s'est renforcée elle-même en captant les forces de la civilisation », une barbarie savante, la pire de toutes, de même que la pire des corruptions est la corruption savante.

Ils ont essayé d'abord d'y mettre quelques tâtonnements [1]. Voyez un peu leurs théoriciens du droit

[1] Tandis que, de notre temps, cette fusion n'a pu être rêvée qu'en milieux non catholiques ou en milieux dont la religion a eu besoin d'être ramenée à l'orthodoxie. Mais alors, au moyen âge, dans l'unité de la doctrine toutes les fusions eussent été possibles. Plus tard, l'esprit germanique, à mesure qu'il s'est éloigné de Dieu pour se replier sur lui-même, n'a plus su faire l'office que de toxique. C'est ce que déplorait déjà Benoît XIV, qui l'appelait le *puteus abyssi ;* et c'est ce que nous a rappelé solennellement Léon XIII dans son Encyclique du 8 septembre 1899 au clergé de France.

[1] Voir A. Pillet, *La science allemande et le droit de la guerre (Revue des Deux Mondes,* 1er avril 1915) ; — André

international dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Le plus éminent d'entre eux, Lueder, veut bien commencer par admettre que, dans la mesure où le but poursuivi par la guerre n'en sera pas compromis, on peut faire une place à l'humanité. Mais ensuite il pose la question de *savoir si la véritable humanité ne consiste pas exclusivement à assurer à la guerre la fin la plus rapide* et si les moyens même les plus aveugles et les plus terribles ne sont pas aussi *les plus humains* lorsqu'ils peuvent contribuer à assurer cet effet. — La question ainsi posée, il la laisse indécise. Mais il se garde de condamner ceux qui la résolvent dans le sens le plus brutal. Ne sont à considérer comme certainement illicites, d'après lui, que des violences qui ne sauraient contribuer en rien au succès des opérations entreprises, — autrement dit, des actes complètement inutiles : — formule singulièrement élastique, et qui légitime les pires excès, dès là que l'on peut prétendre qu'ils n'ont été commis que pour faire sentir plus cruellement les maux de la guerre et la nécessité d'une prompte soumission.

Que si on ne la trouve pas assez élastique encore, Lueder vous renvoie alors à la fameuse distinction de la *Kriegsmanier* [1] et de la *Kriegsraison :* la *Kriegsmanier*, ce sont les lois ordinaires de la guerre ; la *Kriegsraison,* ou « raison de guerre », c'est quelque chose d'exceptionnel, d'extraordinaire, quelque chose qui est tout autant en dehors et au-dessus de toute loi que ce qu'on appelle sur un autre terrain la « raison d'Etat ». La *Kriegsmanier* oblige à respecter les interdictions formulées par le droit des gens ; la *Kriegsraison* n'a à s'inquiéter absolument de rien, ni des principes traditionnels du droit de la guerre, ni même des traités que l'on aurait signés sur cet objet précis : tout devient licite. C'est là une distinction qui n'a été admise d'aucun jurisconsulte à l'étranger (sauf du Suisse Rivier) ; mais elle est classique en Allemagne, elle est une véritable caractéristique de la doctrine allemande (ainsi Lueder, déjà avant lui Klüber, le célèbre Heffter † 1880 à Berlin, et les auteurs plus récents Holtzendorff, Dahn, Bulmerincq, Neumann, Ullmann, Litzt).

Lueder et Heffter ajoutent bien que la règle ordinaire, c'est la *Kriegsmanier* et que le recours à la *Kriegsraison* ne devra se produire que dans les cas d'extrême nécessité et ainsi ne préjudiciera pas sensiblement à l'autorité du droit, de la *Kriegsmanier*. — Mais, à la guerre, la nécessité n'est-elle pas la loi de tous les instants ? et qui jugera de l'extrémité où il se trouve, sinon le général lui-même, porté naturellement et par fonction à écarter les obstacles qui contrarient la plénitude de son action ?

IV. — Foin donc de ces distinctions ! Les vrais militaires n'ont point à s'encombrer de tant de casuistique. Les vrais militaires, ceux qui là-bas sont les plus écoutés, c'est Karl von Clausewitz (né en 1780 près de Magdebourg, cadet dès l'âge de douze ans dans un régiment prussien avec lequel il fait la campagne de France et assiste au siège de Mayence, aide de camp du prince Auguste de Prusse à la bataille d'Iéna, officier dans l'armée russe en 1812 puis dans l'armée prussienne en 1813, 1814 et 1815, général en 1819, mort du choléra en 1831, comme Hegel : n'a rien publié, mais a laissé une multitude d'écrits dont les principaux ont été réunis par sa veuve et ses amis sous ce titre simple : *Vom Kriege,* traduit en français sous un titre un peu plus solennel : *Théorie de la grande guerre,* par le colonel de Vatry, 4 vol. in-8, Paris 1886-1889) ; — c'est Moltke ensuite, son principal disciple, notre vainqueur de 1870 ; — c'est le général de cavalerie Julius von Hartmann, qui fit la campagne de 1870, auteur, en 1877, de *Militærische Notwendigkeit und Humanitæt, Les Nécessités militaires et l'humanité*, une étude qui a fait école ; — c'est, plus près de nous et le plus souvent cité de tous, le général von Bernhardi, auteur de *Vom heutigen Krieg (De la guerre au temps présent),* Berlin 1912 ; de *Deutschland und der næchste Krieg (L'Allemagne et la prochaine guerre),* Berlin 1913, trad. fr. Paris 1915 ; de *Unsere Zukunft (Notre avenir),* Berlin 1912 ; — et c'est enfin la publication du grand état-major allemand : *Kriegsbrauch im Landkriege,* 1902 (trad. en français par Paul Carpentier, *Les lois de la guerre continentale,* Paris 1904) :

> La guerre, dit Clausewitz, est un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à accomplir notre volonté... *Dans l'emploi de cette violence il n'y a pas de limites...* Tant que je n'ai pas abattu l'adversaire, il me faut craindre d'être abattu par lui... Il nous faut augmenter nos efforts jusqu'à ce qu'ils maîtrisent l'ennemi, et les faire aussi grands que possible. Mais l'adversaire en fait autant, il s'ensuit des deux côtés une intensification qui d'elle-même *tend à l'*ABSOLU...
>
> Depuis Bonaparte, la guerre, en redevenant l'affaire de tout le peuple, s'est approchée infiniment de sa *vraie* nature, de sa perfection *absolue...* Le phénomène de la guerre, *délivré de toutes ses entraves conventionnelles,* s'est déchaîné avec toute sa violence *naturelle...*
>
> Quiconque se sert de la force, *sans égard aucun, et sans épargner le sang,* a tôt ou tard la prépondérance, si l'ennemi ne procède pas comme lui-même. *On ne saurait introduire dans la philosophie de la guerre un principe de modération, sans commettre une absurdité.*
>
> Je n'aime pas entendre parler de généraux qui sont vainqueurs sans verser du sang. Il ne s'agit pas d'émousser les épées que nous portons. Il viendrait tôt ou tard un homme de guerre qui, d'un glaive acéré, nous trancherait du corps jusqu'aux bras qui portent ces épées.

Chevrillon, *La France et la guerre, l'Angleterre et la guerre, l'Allemagne et la guerre (Revue de Paris,* 15 janvier, 15 mars, 15 avril, 15 mai, 1er et 15 nov. 1915) ; — Joseph Bédier (prof. au Collège de France), *Les atrocités allemandes d'après les Allemands,* et René Gillouin, *Psychologie du germanisme (Revue de Paris,* 1er janv. 1915) ; — Arthur Chuquet, *Le Peuple mondial (Revue hebd.,* 19 fév. 1916), d'après un livre de Paul Rohrbach (pangermaniste, mais qui passait avant la guerre pour un des modérés d'entre les pangermanistes), *Zum Weltvolk hindurch ! (Jusqu'au bout pour devenir le Peuple mondial !)* (recueil d'articles dont plusieurs sont antérieurs à la guerre, et d'autres ont paru les trois premiers mois de la guerre).

[1] *Manier* est un mot emprunté au français *(manière),* et s'emploie d'ordinaire en sens favorable : « bonnes manières, belles manières » (excepté, bien entendu, s'il est flanqué d'un qualificatif péjoratif comme *plump* ou *schlecht).*

Vous parlez d'humanité ? Mais, dit Clausewitz, plus la guerre sera impitoyable, plus elle sera courte, par conséquent humaine à la manière prussienne. Ce sont les leçons les plus sanglantes qui portent le mieux. La terreur est le plus efficace moyen de réduire l'ennemi : — « A mener la guerre sans égards, on fait le bien de l'humanité. Des guerres crânement menées *(schneidig geführte Kriege)* ont courte durée. »

Et Hartmann a cent façons pour une de dire cela : — « Une dureté et une rigueur apparentes, édicte-t-il, se changent en leurs contraires quand ils ont pu produire chez l'adversaire la résolution de demander la paix. » — « Le terrorisme est un principe militairement nécessaire. » — A Bluntschli (juriste d'origine suisse, qui a passé une grande partie de sa vie en Allemagne, et qui d'ailleurs fut l'un des pires ennemis du christianisme, † 1881), à Bluntschli qui l'assiège d'un projet de *Codification des lois de la guerre*, Hartmann rétorque : — « Le réalisme militaire, quand il entend de telles objections, hausse les épaules sans répondre ». Nous serons durs, dit-il, pour tel particulier, pour tel village, pour telle région. Et après ? Mais ce sont leurs propres compatriotes qui nous en remercieront les premiers, puisque par là nous leur aurons plus vite ramené le bienfait de la paix.

Même note sous la plume d'Hindenburg, et jusque sous la plume d'Erzberger (le parlementaire qui aux approches de la Noël 1918 s'épanchait auprès du maréchal Foch en si pitoyables homélies sur l'angélique message de paix) : — « La guerre, dit-il, doit être un instrument dur et rude. Elle doit être aussi impitoyable que possible. C'est là, d'ailleurs, un principe de *plus grande humanité*. Si l'on trouvait le moyen d'anéantir Londres tout entier, ce serait plus humain que de laisser saigner un seul Allemand sur le champ de bataille, attendu qu'un moyen aussi radical amènerait une prompte paix. »

Erzberger le leader du Centre ! On voit que, si nous avons eu notre *Union sacrée*, l'Allemagne a eu, elle, son *Union maudite !*

On a crié à la barbarie quand on les a vus à l'œuvre. Mais, maintenant qu'ils sont à bas, peut-être jugent-ils, eux, qu'ils ont été trop modérés. Ils ont tué ; mais ils auraient pu tuer davantage. Ils ont volé ; mais ils n'ont pas épuisé la formule de Clausewitz qui, faisant la théorie du droit de réquisition, dit qu' « elle n'a pas d'autres limites que l'épuisement, l'appauvrissement et la destruction du pays. » Et Hartmann : — « Le système des réquisitions dépasse infiniment le simple droit de recueillir des approvisionnements dans le pays où a été portée la guerre. Il implique l'exploitation intégrale de ce pays, en toute matière... Les nécessités militaires n'ont à établir aucune distinction entre la propriété publique et la propriété privée. L'autorité militaire revendique le droit de prendre ce qu'il lui faut, partout, et de quelque façon qu'elle puisse se l'approprier. » — Ils ont employé les civils à toutes sortes de besognes ; mais c'est qu'ils estiment, selon la formule admirable du *Kriegsbrauch*, que la population du pays envahi se trouve, vis à vis de l'envahisseur, en « état de guerre passif » : dès lors, le *Kriegsbrauch* prévoit, le *Kriegsbrauch* réclame des pays envahis une collaboration de tous les instants et dans tous les domaines : c'est la félonie par ordre, la trahison forcée, sous peine de mort. — On s'est indigné contre l'ordre abominable donné par le général Stenger de massacrer les prisonniers et les blessés ; mais le *Kriegsbrauch* prévoit que « la plus extrême nécessité, le devoir de conservation personnelle et la *sécurité de l'Etat* peuvent seuls justifier le meurtre des prisonniers », et, plus loin, comme s'il craignait que cette première formule ne mît pas suffisamment à l'aise la conscience de ses hommes, il ajoute que les prisonniers pourront être massacrés « par représailles, — ou s'il n'existe aucun moyen de les garder, — ou si leur présence constitue un péril. » Clausewitz déjà ne s'indignait pas contre la coutume de mettre à mort les prisonniers, et disait simplement que, si l'on y avait renoncé, c'est que l'on avait trouvé autre chose : — « Lorsque nous observons que *des* peuples civilisés ne donnent pas la mort aux prisonniers, ou ne détruisent pas les villes et les pays, il faut nous rendre compte que leur méthode de guerre est plus imprégnée d'intelligence et que cette intelligence leur a enseigné des moyens plus efficaces que les manifestations brutales de l'instinct. » Est permis donc, à la guerre, tout ce qui est « intelligent », c.-à-d. tout ce qui conduit au but : la morale n'a rien à voir en cette affaire. Que si l'intelligence fait défaut, il faut bien s'en tenir à la brutalité : car « c'est une tendance vaine et erronée, dit encore Clausewitz, de vouloir laisser de côté l'élément brutal de la guerre, par ce seul fait qu'il nous répugne... Il serait très inexact de réduire la guerre des peuples civilisés à un simple acte de raison des gouvernements, et de se la figurer toujours plus détachée de la passion... »

Que deviennent, au milieu de tout cela, les conventions de La Haye, où l'Allemagne a apposé sa signature ? Elles deviennent ce que nous avons vu que devenaient, sous la plume du Dr Solf et ses complices et successeurs, les conventions de l'armistice du 11 novembre 1918 ; et le *Kriegsbrauch* fait à chaque instant l'effet d'une réfutation, tantôt sournoise et tantôt cynique, des principes proclamés à La Haye :

> Comme les tendances morales du XIXe siècle, dit l'état-major général, ont été essentiellement dirigées par des considérations humanitaires qui ont assez souvent *dégénéré en émotivité, voire en sensiblerie*, il n'a pas manqué de tentatives en vue de faire évoluer les usages de la guerre dans un sens absolument opposé à la nature et aux fins mêmes de celle-ci ; et l'avenir nous réserve certainement encore des efforts du même genre, d'autant plus qu'ils ont déjà été moralement sanctionnés dans la Convention de Genève et dans les Conférences de Bruxelles et de La Haye [1].

[1] Genève en 1864, Bruxelles 1871, La Haye 1899 et 1907.

L'officier lui-même est fils de son temps. Il est entraîné par les courants moraux qui agitent son pays, et d'autant plus qu'il est plus cultivé. Il peut donc y avoir pour lui un danger à se laisser aller à des conceptions, fausses sur les fins propres de la guerre; et il ne peut être paré à ce danger que par l'étude approfondie de la guerre elle-même. C'est en creusant l'histoire des guerres que l'officier se défendra contre les idées humanitaires exagérées et qu'il se rendra compte que la guerre comporte forcément une certaine rigueur ; et, bien plus, que *la seule véritable humanité réside souvent dans l'emploi dépourvu de ménagements de ces sévérités.*

Ainsi donc, voilà un gouvernement qui envoie ses délégués à Bruxelles et à La Haye ; et, dans le même temps, son état-major met en garde ses officiers contre la besogne qui s'y fait ! Il a souci de les défendre contre les « idées humanitaires exagérées ». Il connaît, lui, une autre humanité, « la seule véritable », qui consiste dans un « emploi dépourvu de ménagements » de ces sévérités dont il faut demander la science à la méditation des fins propres de la guerre entendue à la prussienne.

Et Hartmann décrète :

La liberté absolue de l'action militaire est, à la guerre, une condition indispensable du succès. Voilà le principe que les milieux exclusivement militaires devront *opposer à toute tentative* d'entraver cette action par un droit de guerre international...

Le réalisme militaire exige absolument, dans son intérêt exclusif, qu'on lui donne le pas sur toutes les exigences qu'un droit international scientifiquement constitué pourrait désirer faire valoir... Toute restriction aux actes de guerre, une fois qu'on en est venu aux moyens militaires, conduit à affaiblir l'action d'ensemble du belligérant... Le droit des gens devra se garder de paralyser l'action militaire en lui imposant des entraves...

La guerre, par sa nature même, est *la négation des principes* sur lesquels reposent la civilisation et la culture, et des lois qui président à leur développement. Elle restitue en leur place un état de choses qui légitime la force et la puissance individuelles. Si l'on entend par civilisation l'équilibre de droits et de devoirs qui soutient la structure sociale des nations et que garantissent leurs institutions, *ce terme de « guerre civilisée »*, tel que Bluntschli l'emploie, *paraît à peine intelligible... Il porte en lui une contradiction irréductible...*

La détresse et le dommage de l'ennemi sont les conditions nécessaires pour ployer et briser sa volonté. *Dans l'efficacité de ces moyens* réside leur indubitable *justification,* dès qu'on peut atteindre par eux avec certitude une fin militaire exactement définie...

Le combattant a besoin de passion (entendez passion au sens germanique : brutalité aveugle)... Tout effort militaire est personnel avant tout. Il suppose l'affirmation *totale* du caractère individuel. Il exige que le combattant qui fournit cet effort soit *affranchi totalement des entraves d'une légalité gênante* et de toutes parts oppressive... *Violence et passion,* voilà les deux leviers principaux de tout acte belliqueux et, disons-le sans crainte, de toute grandeur guerrière...

L'Allemagne en guerre ne saurait avoir de pire ennemi qu'un sens quelconque d'humanité. *Sentimentalitœt, kindliche Naivetœt,* répètent en chœur après Méphisto les docteurs allemands : « sentimentalité, enfantine naïveté », voilà les mots qui firent jadis la faiblesse de l'Allemagne et hier encore paralysaient sa politique. Qu'elle sache enfin mener la guerre avec la rigueur qu'il convient ! qu'elle ose punir et terrifier !

« Qu'elle reste impassible devant les paniques des femmes et des enfants !... Le plus grand danger, pour nous autres Allemands, c'est celui qui nous menace, non du dehors, mais du dedans : notre générosité... O toi, Germanie, fière et noble femme, c'est aujourd'hui le moment pour toi de cuirasser d'un triple airain ton âme ; c'est le moment de te montrer dure, ou plutôt de réprimer les mouvements si beaux, à tout autre instant, de ton cœur, de ne le laisser battre que pour les tiens, pour te montrer plus terrible et superbe ! » *(Was uns der Weltkrieg bringen muss, wenn der Friede ein dauernder sein soll. Ce qu'il faut que la guerre mondiale nous rapporte si l'on veut que la paix soit durable,* brochure publiée à Leipzig au commencement de la guerre, anonyme, mais qui, par sa précision autoritaire, a tout le caractère d'une publication d'Etat).

L'autre jour (25 décembre 1918), le Chroniqueur politique du *Correspondant* nous redisait ce bout de dialogue entre un Français et un officier allemand. C'était dans une de nos plus grandes villes libérées l'automne dernier. Les Allemands s'y étaient montrés ce qu'ils sont : jeunes gens roués de coups, jeunes filles condamnées à la prison pour refus de coudre des sacs à terre destinés aux troupes ennemies, et, après récidive, confinées dans des caves où l'eau montait jusqu'à la cheville. — « Mais enfin, dit après bien des mois le Français à l'officier allemand son garnisaire, par quel prodigieux renversement de conscience pourriez-vous arriver à justifier des actes pareils ? »

— « *Vous, Français,* fit l'officier allemand non sans quelque air de compassion, *votre humanité vous perdra !* »

Pas un étonnement, pas un remords, pas un scrupule, pas même un doute ! Simplement cette constatation, verdict d'un peuple, formulé par un de ses fils à sentiments modérés et qui sans doute se croyait juste et bon : à savoir, que la civilisation allemande n'est pas la civilisation française, que l'une est « humaine » et l'autre non, que celle qui est humaine ne peut aboutir qu'à la perte du peuple qui s'en inspire, et que donc elle est à condamner.

V. — L'officier allemand a posé une constatation, mais il n'a pas répondu à la question. Et le questionneur eut tort sans doute de s'étonner. Cette morale germanique de la dureté, ce n'est rien d'inouï en ce monde. C'est la morale des sociétés païennes avant J.-C. Ce n'est pas la douceur qui est naturelle à l'homme, c'est la dureté. La dureté fut la loi des sociétés anciennes. La guerre y était sans pitié ; et c'est de l'adoucissement des guerres et de leur changement de nature sous le règne messianique que les interprètes entendent l'oracle d'Isaïe II, 4 *(et conflabunt gladios suos in vomeres... nec exercebuntur ultra ad prœlium).* Sans pitié aussi les législations d'alors : justes quelquefois, soit ; mais de sentiment d'humanité, pas trace. De tous les codes antiques, Moïse est le seul où la pitié trouve place. Quand deux savants français, J. de Morgan et le

P. Scheil découvrirent à Suse en 1902 le code d'Hammourabi (le grand monarque babylonien dont le prestige exerça une influence énorme et peut-être décisive sur la cervelle de Guillaume II), ce fut dans le monde scientifique un cri d'admiration devant la perfection de ce code, qui remontait au IIIe millénaire avant J.-C. (au XXIIIe siècle probablement, des siècles donc avant Moïse) ; et l'on se berça un instant de l'espoir d'inculper Moïse de plagiat. Hammourabi a un sens remarquable de la justice ; mais il y a une chose qui lui manque absolument et qui avant J.-C. ne se constate que chez Moïse : c'est le sens de la miséricorde, de la pitié, de la charité, le souci du pauvre, de la veuve, de l'orphelin.

Avant J.-C. donc, la morale de la douceur est inconnue dans le monde, sauf chez le peuple de Dieu, un peuple minuscule dont le reste du monde ne s'occupe pas. C'est J.-C. et son Eglise qui ont répandu par le monde le sens de la douceur ; et ce sens ne se maintient que là où se maintient l'influence de l'Eglise, le rayonnement de l'Evangile [1].

S'ensuit-il que, dès que l'on tourne le dos à J.-C. et à son Eglise, toute trace de douceur disparaisse comme automatiquement de notre cœur ? et qu'immédiatement on tombe au degré où nous voyons que sont les Allemands ?

A Dieu ne plaise !

Dieu, dans sa miséricorde, ne nous permet jamais de faire tout le mal que nous avons voulu.

Dieu arrête, suspend pour un temps les conséquences de nos fautes, — pour un temps, c.-à-d. pour nous ménager le temps de nous repentir.

Et les Allemands y ont mis le temps. On ne descend point d'un seul coup tous les degrés qui mènent à un pareil abîme. Le soleil, même après qu'il a disparu à l'horizon, un reflet de sa lumière continue à nous éclairer encore, jusqu'à ce que descende enfin la nuit noire. De même l'âme quand elle tourne le dos à Dieu, quand elle prétend disparaître à l'horizon divin, effacer Dieu de son horizon, Dieu ne la traite point tout de suite en réprouvée, mais continue à l'éclairer, à l'échauffer de rayons dont la chaleur cependant tend à se faire progressivement moins sensible.

L'Allemagne est protestante ; et le protestantisme est une religion de dureté. Le protestantisme a biffé de l'Evangile tout ce qui est élément générateur de douceur, de piété suave et confiante. Il a biffé la dévotion à la Sainte Vierge, le culte des Saints, la dévotion aux âmes du Purgatoire ; il a biffé l'Eucharistie et la présence réelle du Sauveur parmi ses enfants ; il a biffé l'image du Christ sur la croix : il a gardé la croix, mais sans l'image du Crucifié expirant, parce que cette image risquait de trop parler au cœur ; il a déployé une colère farouche contre le culte du Cœur de Jésus ; etc.

D'autres nations cependant se sont séparées de l'Eglise au XVIe siècle et n'en sont pas au point où nous voyons les Allemands.

Oui ; mais c'est qu'il y a protestantisme et protestantisme. On a pu dire qu'il y a autant de protestantismes que d'individus. Retenons du moins qu'il y en a autant que de peuples. Et la défection, quand on tourne le dos à l'Eglise, produit ses effets dans la mesure même où l'on s'écarte de Jésus-Christ. Or, nulle part le protestantisme n'a été aussi radical qu'en Allemagne, son berceau. Nulle part surtout il ne s'est enfoncé avec une aussi diabolique obstination dans le radicalisme négateur.

Quand on suit l'histoire du protestantisme le long du XIXe siècle (et c'est à cette période qu'il faut nous attacher ici, puisque aussi bien c'est surtout depuis cent ans que l'Allemagne s'est fixée et endurcie dans cette doctrine de dureté qui est le contrepied du *Discite a me)*, deux traits frappent tout d'abord :

Le premier, c'est le mouvement de conversion vraiment merveilleux qui n'a cessé de se développer dans les pays protestants depuis un siècle : en Angleterre, il y a cent ans, 2 ou 3 Vicariats apostoliques ; aujourd'hui, pour l'Angleterre et l'Ecosse, 22 évêchés catholiques (je ne parle pas de l'Irlande, qui a toujours été catholique avec ses 29 diocèses) ; — aux Etats-Unis d'Amérique, en 1800 un pauvre chétif Vicariat apostolique, aujourd'hui près de 100 évêchés ; — en Hollande, un tiers de catholiques, depuis le rétablissement de la hiérarchie catholique sous Pie IX (5 diocèses) ; — en Danemark, lois draconiennes jusqu'en 1848 : défense, par exemple, d'assister à la messe sous peine de mort (la messe n'était célébrée que dans les chapelles des ambassades catholiques, France, Espagne, Autriche, mais pour le personnel des ambassades seulement : la peine de mort contre

[1] Il y aurait à faire de ceci des applications aux grands mouvements qui dans l'époque moderne ont tendu plus ou moins efficacement à éloigner le monde de l'Eglise. Voyez, par exemple, — sans parler de la Réforme protestante, — comment la Renaissance détermine une explosion du culte de la force, de l'énergie débridée et sans règle, de la *virtù* des Italiens ; — chez nous, ensuite, la Révolution ; — le romantisme, ou la Révolution transportée dans le domaine littéraire, « tout quatre-vingt-treize » qui éclate, comme dit Hugo, « au fond de l'encrier », le romantisme, ou la poétique de l'individualisme, de la passion déchaînée et jugée d'autant plus belle qu'elle est plus brutale ; — le napoléonisme, à qui ce mécréant de Sainte-Beuve, par une rare clairvoyance, assignait dès 1834 *(Portraits littéraires,* t. II, art. sur les *Mémoires* de Mirabeau) une lourde part de responsabilité dans l'idolâtrie du public moderne pour la force brutale aux dépens de la force morale :

« Bonaparte, disait-il, a gâté le jugement du public par son exemple... L'idée morale n'entre plus dans le jugement qu'on porte sur les grands hommes... On les fait grands, très grands, des instruments de fatalité... : rien ne les limite, ce semble, que leur pouvoir et leur succès même... : demi-dieux, toujours absous, quoi qu'ils fassent, et toujours écrasants... Demi-dieu si l'on veut, c.-à-d. plus et moins qu'un homme, car *depuis le christianisme il n'y a rien de plus vraiment grand et beau sur la terre que d'être un homme...* Les héros violents et abusifs tiennent de près aux âges païens, à demi esclaves et barbares... L'idée obsédante du grand homme a substitué généralement *la force à l'idée morale* comme ingrédient d'admiration dans les jugements, comme signe du beau dans les œuvres... »

A Dieu ne plaise que personne trouve ici une intention d'établir même le plus lointain rapprochement entre Napoléon et l'un quelconque des stratèges allemands ! Ce qui était et ce qui sera toujours dangereux pour nombre d'hommes, c'est le prestige de mauvais aloi qu'un déploiement excessif de force exerce sur eux. Quant à Napoléon lui-même, il a formulé son principe dès le jour où il a pris le commandement de l'armée d'Italie, en 1796 :

« Il est une condition qu'il faut que vous me juriez de remplir, disait-il dans sa proclamation à ses soldats : c'est de respecter les peuples que vous délivrerez ; c'est de réprimer les pillages horribles auxquels se portent des scélérats... Je ne souffrirai pas que des brigands souillent vos lauriers. »

les citoyens danois qui y eussent assisté, vieux reste de la législation du temps de la Réforme, n'était pas appliquée, en fait, parce que personne ne s'exposait à l'encourir ; mais la loi subsistait) : aujourd'hui, liberté complète, même pour les Jésuites, qui ont installé un de leurs plus magnifiques collèges aux portes de Copenhague, à Charlottenlund ; plus d'un tiers de la noblesse est catholique (un catholique fut président du Conseil, il y a quelques années) ; c'est d'ailleurs dans la noblesse et le peuple que les conversions sont le plus nombreuses (les classes moyennes, bourgeoisie et commerce, se montrent plus réfractaires) ; à Copenhague même on compte au moins une dizaine de paroisses catholiques (il y en avait 7, quand j'y fus, il y a une bonne dizaine d'années ; mais depuis, les journaux ont à plus d'une reprise annoncé l'érection de nouvelles paroisses) ; — en Norvège, églises florissantes sur toute la côte ; — en Suède seulement, la législation est restée le plus dure aux catholiques, et les progrès de l'Eglise peu appréciables (et c'est en Suède précisément que l'Allemagne, au cours de la guerre, a recueilli le plus de sympathies, et les plus actives) [1] ;

Tandis qu'en Allemagne, au cours de ce même XIX[e] siècle, non seulement c'est la stagnation, ce qui serait déjà un phénomène de la dernière gravité, puisqu'enfin l'apostolat est la loi de tout ce qui est catholique, et qu'une Eglise qui cesse d'être conquérante, d'être envahissante, est vouée à un déclin rapide, et que le souci de ne pas troubler la paix confessionnelle devrait être le dernier des prétextes à invoquer, du point de vue catholique (est-ce que tout prosélytisme ne trouble pas la paix confessionnelle ?), — mais c'est que, bien plus, le chiffre proportionnel des catholiques n'a presque cessé d'accuser une tendance à décroître : proportionnel, dis-je, car il est bien évident que le chiffre absolu, le chiffre brut a grossi, comme aussi le chiffre absolu de la population protestante. Mais ce qui décroît à chaque recensement jusqu'aux dernières années du siècle, c'est le pourcentage des catholiques (36,21 °/₀ en 1871 ; 35,89 en 1880 ; 35,82 en 1885 ; 35,76 en 1890 ; léger relèvement en 1900, 36,06 °/₀). La raison (une des raisons : pour les détails, voir *Ami* 1905, p. 1057-1072) en est que le chiffre des conversions est infinitésimal, tandis que les apostasies ne sont que trop nombreuses (dans l'ex-royaume de Saxe par exemple, le pays luthérien par excellence, les statistiques annuelles accusaient souvent plus d'un millier d'apostasies, contre une cinquantaine de conversions). Il y a quinze et vingt ans, quand sévissait en Autriche le mouvement d'apostasie désigné sous le nom de *Los von Rom*, la presse catholique d'Allemagne ne manquait pas l'occasion de sermonner sans miséricorde la « mollesse » des frères catholiques d'Autriche ; mais ceux-ci avaient beau jeu à riposter que, si douloureuses que fussent les pertes infligées à l'Eglise d'Autriche par le *Los von Rom*, ce déchet, d'ailleurs tout accidentel et temporaire, était très inférieur aux défections qui chaque année dévastent l'Eglise d'Allemagne au bénéfice du protestantisme.

Le second trait à constater, c'est que, dans les pays protestants, les éléments mêmes qui s'obstinent, qui ne reviennent pas à l'Eglise, du moins s'en rapprochent. Des tentatives heureuses en ce sens ont été signalées en Hollande, en Danemark, en Norvège surtout (se rappeler le grand débat ecclésiastico-universitaire qui a eu pour suite la conversion, en 1900, du D[r] Krogh-Tonning, curé luthérien de Kristiania et professeur à l'Université de la même ville : il espère fermement qu'avant la fin de notre siècle la Norvège sera redevenue catholique). On a vu nombre de ces frères séparés reprendre l'un après l'autre quelques-uns des articles de ce Symbole, quelques-unes de ces pratiques chrétiennes qu'ils avaient laissé tomber lors de la grande déchirure du XVI[e] siècle. En Angleterre surtout, quantité de choses catholiques (Messe, Confession, culte de la Vierge, culte des Saints et des saintes images, prière à genoux, encens, eau bénite, cierges, etc.) ont ainsi repris place dans la fraction ritualiste de l'Eglise anglicane et tendent à conquérir l'Eglise établie elle-même.

En Allemagne, c'est tout le contraire. Le fossé n'a cessé de se creuser toujours plus profond, plus infranchissable entre le protestantisme allemand et l'Eglise. Le protestantisme allemand hait l'Eglise comme on ne la hait nulle part ailleurs, comme on ne la hait pas en Norvège ni en Danemark ni en Hollande ni en Angleterre ; et c'est parce qu'il hait l'Eglise qu'il s'est pris d'une véritable rage de s'éloigner de la divine doctrine dont l'Eglise a le dépôt. Il hait l'Eglise ; et il en est venu à haïr Jésus-Christ et tout ce qui rappelle le christianisme. Il en est venu à n'être plus même une religion. Ils ont tout rejeté pardessus bord, non seulement Jésus-Christ, mais l'existence même de Dieu. Ils ne croient plus qu'à la philosophie de la force, — de la force entendue à l'allemande, de la force matérielle, brutale, mécanique, — de la force telle qu'elle était personnifiée dans les vieux dieux du Panthéon germanique d'il y a vingt et trente siècles, — dans cet « Odin plus grand que Iahvé » parce qu'Iahvé n'aime la guerre que pour la justice, tandis qu'Odin aime la guerre pour la guerre, dit-on dans les Ecoles de cadets, où l'on nourrit la jeunesse militaire de la vieille mythologie teutonne, des légendes d'Odin [1], Thor, Balder, Freya, de la légende de ce vieux dieu Donar (dieu du *Donner* ou tonnerre) qui a pour emblème le marteau de

[1] Je me borne à ces rapides indications, qui ont été développées ici au cours d'articles parus avant la guerre.

[1] La *Gazette de Cologne*, en décembre 1914, publiait un poème intitulé : *Le Dieu allemand*, dont voici une strophe :
« Oui, répond toute l'Allemagne, nous avons notre Dieu, et nous vous le nommerons. Ce Dieu qui a parlé par nos canons, qui brise les forteresses, qui vole avec nos aviateurs, le Dieu de nos épées qui vous font trembler, c'est l'Esprit tout-puissant qui anime l'Allemagne depuis des milliers d'années. *C'est Odin*, qui a souffert avec nous et qui est resté vivant en

forgeron et qui ne sait que frapper sur la terre comme sur une enclume pour lancer ensuite son outil jusqu'aux confins du monde en hurlant que jusque-là la terre doit appartenir à la nation allemande.

Oui, en vérité, quand on suit ce développement du protestantisme allemand depuis un siècle, cette marche descendante des idées, cette course à l'abîme, on ne se défend pas de l'impression qu'une malédiction pèse sur ce monde-là, — une malédiction qui l'a aveuglé au point de lui faire rejeter non pas seulement Dieu et tout l'élément dogmatique de l'Evangile, mais toute la morale aussi de Jésus, cette morale qui se résume dans l'ascension de l'humanité vers toujours plus de douceur et d'humilité, cette divine morale évangélique restée chez nous chère à tant d'autres qui ne se sont que trop vite détachés de la foi de leur baptême mais qui tout de même, au plus profond de leurs cœurs, n'ont pas cessé de laisser une place au souvenir de l'apparition, trop fugitive pour eux mais inoubliable pourtant, de « la bénignité et de l'humanité (φιλανθρωπία) de notre Sauveur Dieu, qui nous a sauvés selon sa miséricorde, en nous renouvelant par le Saint-Esprit ».

Voilà pourquoi la guerre que nous venons de voir n'intéressait pas seulement les politiques et les diplomates, mais l'Eglise d'abord, — puisque ce qui fut en cause dans cette guerre, ce n'étaient pas seulement des intérêts économiques ou des questions de frontières, mais la civilisation chrétienne elle-même, — puisque, si l'Allemagne avait réussi à installer d'une façon définitive sa domination sur le monde, du même coup c'était la disparition, l'éclipse définitive de l'idéal de douceur qui a été fixé devant nos yeux par Jésus-Christ, — du même coup c'était donc la fin de l'Evangile et de l'Eglise, donc la fin du monde.

Et comme nous ne sommes pas encore à la fin du monde, que les signes précurseurs n'en sont pas encore là, que même des signes tout contraires nous apparaissent des glorieuses destinées que Dieu réserve à l'Eglise militante de son Christ, les enfants de l'Eglise chez nous n'ont jamais eu un doute sur l'issue définitive de la guerre.

VI. — Il y a des catholiques cependant en Allemagne. Eux du moins sont-ils indemnes de cette mentalité impitoyable qui sévit dans leur pays ?

Je crois qu'on aurait pu répondre par l'affirmative il y a vingt ou trente ans encore. Depuis, non. Toute une élite catholique, l'Allemagne catholique dirigeante n'a pas échappé à la contagion de l'ambiance. Personne n'est plus loin que moi de méconnaître (parce que j'ai eu le bonheur de les constater souvent) les ressources profondes de vie chrétienne qui alimentent la foi et la piété du bon peuple de là-bas et qui n'ont cessé de l'alimenter même aux pires jours, même en cette abominable fin du XVIIIe siècle (se rappeler là-dessus les *Mémoires* du cardinal Pacca, au temps de sa nonciature à Cologne). Mais ce qui n'est que trop vrai, c'est que ce qui passe pour intellectuel en Allemagne, ce qui s'est frotté aux Universités ou aux milieux universitaires, tout cela est, à des degrés divers, intoxiqué de prussianisme. Plus d'une fois j'ai été tenté d'établir un rapprochement entre ce catholicisme allemand d'aujourd'hui et notre catholicisme français du XVIIIe siècle, que la grandeur même de la royauté française avait si malheureusement inféodé aux théories régalistes et gallicanes. Comparaison qui risquerait de rester un peu faible. Mgr Baudrillart va beaucoup plus loin ; et, rappelant les sévères paroles que le cardinal Luçon entendit de Léon XIII et de Pie X à l'adresse de l'Allemagne, il dit que « si l'on n'y prend garde, en dépit de la foi populaire, l'Allemagne catholique *dirigeante* se retrouvera dans l'état d'esprit qu'elle manifestait à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, état qu'a si parfaitement décrit M. G. Goyau »[1]. Même les dirigeants les plus intoxiqués sont encore loin de là, je crois ; mais certainement ils étaient sur la voie ; et si le catholicisme allemand doit être sauvé, ce ne sera que par la ruine de l'impérialisme et de l'établissement prussien (de même que pour sauver l'Eglise de France et la réorienter vigoureusement vers Rome, il a fallu, à la fin du XVIIIe siècle, l'écroulement du système monarchique tel qu'il s'était développé et faussé depuis un siècle ou deux).

Quand on parle des catholiques allemands, c'est surtout au Centre parlementaire que va la pensée.

Et certes, le Centre a connu de glorieux jours pour l'Eglise il y a trente et quarante ans. Toutefois, même pour cette période, on a fortement exagéré en France ce que l'on a appelé l'organisation et les victoires du Centre. On a trop souvent chez nous étudié le Centre allemand dans un esprit d'opposition systématique au gouvernement français : il s'agissait, pour nos journalistes, de battre en brèche le gouvernement de leur pays, et pour cela on faisait flèche de tout bois. A priori, il fallait noircir la France et blanchir l'Allemagne : tout devait apparaître au pis chez nous, et tout au mieux chez eux.

Mais enfin ils ont eu de beaux jours. Mallinckrodt, le fondateur du Centre († 1874), restera une des grandes figures chrétiennes de l'histoire. Mais depuis, les choses ont évolué dans un sens bien opposé. J'ai eu l'occasion, au cours des vingt-cinq années qui ont précédé la guerre, d'approcher de très près quelques-uns des membres du Centre ; et j'ai entendu souvent les plus clairvoyants d'entre eux, les vétérans des grandes luttes de 1871-1880, s'effrayer, pour leur pays, des progrès incroyables du bismarckisme, du prussianisme parmi l'élite de la jeunesse catholique, parmi leurs successeurs au Parlement, jusqu'au sein de leurs familles et

Paul Gerhardt, en Jean-Sébastien Bach, et qui a protégé Frédéric dans ses batailles. »

Quand Guillaume II parlait de « notre vieux Dieu », c'était une formule à double sens, où chacun pouvait entendre et entendait ce qui lui plaisait, le Dieu éternel, — ou Odin, ou quelque autre démon de la Teutonie.

[1] *L'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne*, Préface, p. XI.

parmi les enfants qu'eux-mêmes avaient élevés pourtant en de tout autres idées...

Le tableau de cette évolution serait long et douloureux à retracer. Je me bornerai à en rappeler deux traits, l'un du 12 mars 1867, l'autre du 4 août 1914 : deux traits dont le contraste n'en dira que trop long sur le chemin parcouru.

En mars 1867 donc venait de s'ouvrir à Berlin le premier Reichstag ou Parlement de la nouvelle Confédération de l'Allemagne du Nord, érigée par Bismarck au lendemain de Sadowa, au lendemain de la campagne foudroyante qui avait permis à la Prusse de biffer d'un trait de plume et de s'annexer brutalement quatre Etats allemands (royaume de Hanovre, électorat de Hesse-Cassel, principauté de Nassau, ville libre de Francfort-sur-Mein) et d'établir sa domination sur le reste de l'Allemagne terrorisée, en attendant le tour de l'Autriche et du monde. Devant cette Chambre enfiévrée d'orgueil, débordante d'enthousiasme, qui vient de faire à Bismarck une indescriptible ovation, Mallinckrodt, Prussien lui-même (de Westphalie) mais chrétien, demande la parole pour exposer, au nom de ses douze ou treize collègues catholiques, son programme politique; et le premier mot qui tombe de ses lèvres est celui-ci, sa vieille devise (qu'il inscrira, en 1871, en tête du programme du Centre) : JUSTITIA FUNDAMENTUM REGNORUM... Et il poursuit :

« Cette justice, MM., je ne la trouve pas au berceau de la nouvelle Confédération. La Prusse a entrepris une guerre injuste. Le succès de ses armes a pu tourner en sa faveur l'opinion publique ; mais les règles du droit et de la justice sont immuables, aussi bien pour les diplomates et les hommes d'Etat que pour les simples particuliers [1] ».

Au dire des témoins de cette scène, jamais parole humaine ne produisit effet plus grandiose. C'était comme une apparition de l'éternelle Justice en face de l'iniquité triomphante. Six ans plus tard, au Reichstag du nouvel Empire (1873), le Juif Lasker rappelait encore l'épouvante qui s'était emparée de lui ce jour-là.

Tout Mallinckrodt est dans cette scène ; et tout le Centre de ces temps héroïques.

Voici maintenant le second trait, où nous verrons le Centre d'aujourd'hui.

Le 4 août 1914, le chancelier Bethmann-Hollweg expose au Reichstag ce que les armées allemandes viennent de faire en Belgique, reconnaît que c'est une injustice, mais ajoute que « nécessité ne connaît pas de loi. » Pas une protestation ; le Centre, unanime, applaudit.

Et il se trouve un homme d'Eglise pour mettre une pseudo-casuistique au service du brigandage prussien : Mgr Mausbach, prélat de la Maison de Sa Sainteté, professeur d'apologétique à l'Université de Münster, au cours d'un article dans la très modernisante Revue *Hochland* (octobre 1914), esquisse une théorie de la *Notwehr* ou légitime défense qui autorise à violer les droits des tiers. Et il approuve les paroles de Bethmann-Hollweg : *Ce sont là,* pense-t-il, *paroles qui honorent l'Allemagne* [1].

VII. — Il resterait beaucoup à dire sur la filiation philosophique des doctrines du moderne germanisme. Et il resterait à parler aussi de la France, après avoir tenu l'Allemagne sur la sellette. Mais l'espace nous manque pour aujourd'hui. Je n'ai pas, au cours des pages qui précèdent, cité beaucoup de Revues, parce que la plupart des nombreux articles de valeur qui ont paru depuis 1914, ont été publiés ensuite en tirages à part ou réunis en volumes dont je vais signaler les principaux.

Je fais une place d'honneur à Maurice Muret, *L'Orgueil allemand* (in-12 de 347 p., 3 f. 50, Paris, Payot) [2]. M. Muret est Suisse, ce qui n'ajoute rien sans doute pas plus que cela n'enlève rien à son mérite ; mais ce peut être une recommandation de plus aux yeux des neutres ou même de certains Français trop enclins à déverser le soupçon ou l'ironie sur ce qui vient de leurs compatriotes. M. Muret est d'ailleurs un ami passionné de la France, et il avoue qu'il lui a été dur parfois de contenir ses sentiments intimes. Il l'a fait cependant ; il a voulu rester rigoureusement objectif et réaliste, suivant la manière qui a toujours été la sienne. Des faits et des textes, groupés sous sept titres : *l'orgueil historique* (Treitschke), *l'orgueil sur le trône, l'orgueil de race, l'orgueil mili-*

[1] Traduit sur l'analytique publié dans *Historisch-politische Blætter,* t. CXI, p. 742.

[1] Voir étude sur Mallinckrodt et les premières années du *Kulturkampf, Ami* 1896, p. 177-184, 198-204, 225-233, 241-247. — Sur le « Nouveau Centre », voir l'étude décisive publiée par M. Edmond Bloud (dans *L'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne,* p. 245-320) : décisive, et écrasante, étant toute en documents, et en documents d'origine allemande, qui sont admirablement mis en lumière et en toute leur valeur. Ce sont pages qui resteront. Il y a là une mine qui sera toujours à explorer par les historiens de l'Eglise contemporaine. — Les autres études qui composent ce volume, sont : *La France et l'Allemagne devant la doctrine chrétienne,* par Mgr Chapon (cité déjà plus haut) ; *Les Origines de la guerre,* par L. de Lanzac de Laborie ; *La violation de la neutralité belge,* par Denys Cochin ; *Droits et Devoirs des belligérants,* par le P. Janvier ; *Les Alliés et le catholicisme,* par Mgr Batiffol ; *Le Régime des Prisonniers de guerre en France et en Allemagne,* par le baron d'Anthouard (in-8 de XII-400 p., 3 f. 60, Paris, Bloud).

Précédemment avait paru, dans la même collection (Publications du Comité catholique de Propagande française à l'étranger), *La Guerre allemande et le catholicisme,* où ont collaboré : M. Gaudeau, *Les lois chrétiennes de la guerre ;* M. Goyau, *La Culture germanique et le catholicisme ;* un Missionnaire, *Le rôle de la France dans le monde ;* F. Veuillot, *La Guerre aux églises et aux prêtres ;* M. Couget, *L'Aumônerie militaire et la situation canonique des Prêtres à l'armée ;* M. Ardant, *La religion de nos soldats ;* Mgr Baudrillart, *La profondeur du mouvement religieux dans l'armée française,* in-8, 2 f. 40.

A chacun de ces deux volumes est annexé un Album in-4° (1 f. 20) de documents photographiques illustrant la conduite respective des armées allemande et française à l'égard de l'Eglise en Belgique et en France.

Un IIIe volume a paru ensuite dans la même série, *La Vie catholique dans la France contemporaine,* in-8 de XVI-532 p., 5 f., où viennent nous parler successivement Mgr Tissier, de *la vie religieuse ;* M. Etienne Lamy, de *la famille française ;* M. Henri Joly, du *mouvement social catholique ;* le P. de Grandmaison, des *sciences religieuses ;* M. Michelet, de *la renaissance de la philosophie chrétienne ;* M. Strowski, de *la littérature ;* M. Henry Cochin, de *l'art chrétien sur les confins du XIXe et du XXe siècle.*

[2] Je laisse subsister, pour les indications de prix, les chiffres qui continuent à figurer aux catalogues. On sait que le Syndicat des éditeurs a décrété une majoration « provisoire » de 20 à 30 %; ce qui porte le prix d'un vol. de 3 f. 50 à 4 f. 50. Je le rappelle à nos lecteurs, qui ont tout intérêt à ne pas perdre la chose de vue.

taire, l'orgueil scientifique, l'orgueil mystique, l'orgueil politique ou le mouvement pangermaniste. Quiconque aura lu ces pages comprendra l'Allemagne. Et ce fut notre malheur, le malheur même de nos hommes d'Etat, de ne l'avoir pas comprise assez tôt. Il faut savoir ce que c'est que l'orgueil allemand. Y voir une simple crise de chauvinisme analogue à celle par où passent plus ou moins à une certaine période de leur existence toutes les nations, c'est faire preuve d'une impardonnable légèreté d'esprit. L'orgueil allemand d'avant la guerre est un phénomène unique au monde, du moins dans notre monde moderne baptisé. Un peuple qui en était là, qui avait perdu, dans cette colossale hypertrophie, tout sens d'humanité, tout bon sens, ne pouvait pas continuer à vivre en paix avec le reste du monde. Les révélations diplomatiques pourront nous apporter encore des lumières de détail sur les circonstances extérieures qui ont déclanché la guerre : la vraie cause, la cause profonde, déterminante, est là.

L'Orgueil allemand a été écrit la première année de la guerre. L'an dernier, peu avant l'armistice, M. Muret nous donnait un nouveau volume : *Pas d'illusions sur l'Allemagne* (in-12 de 334 p., 3 f. 50, Paris, Payot) *(la faillite du libéralisme, la comédie pacifiste, la farce socialiste, l'Allemagne de 1914 à 1917,* etc.). Méfiez-vous, nous dit en substance M. Muret : l'Allemagne, si elle le juge utile, fera semblant de changer, pour enlever la paix ; mais le fond ne changera pas. Peuple entraîné au mensonge, *genus mendacio natum* (disait le vieil historien Velleius Paterculus), elle multipliera ses ruses et ses tours quand il s'agira d'obtenir, par la paix, ce qu'elle n'aura pu obtenir par la guerre. Si elle est obligée de capituler, elle camouflera sa capitulation jusqu'à la transformer, à ses propres yeux, en victoire, et, aux yeux des autres, en menace. Vous ne gagnerez sur elle que ce que vous lui arracherez par la force... Quelle misère qu'il nous faille ainsi la clairvoyance d'un citoyen de pays neutre pour nous ouvrir les yeux sur le péril où nos incorrigibles « illusions » eussent risqué de nous précipiter tête baissée !

M. Paul Gaultier, un de nos meilleurs moralistes déjà d'avant-guerre, a appliqué ses rares facultés de pénétration à *La Barbarie allemande* (in-12 de 292 p., 3 f. 50, Paris, Plon). C'est la barbarie certainement qui, pour un psychologue comme M. P. Gaultier, est le trait distinctif de la guerre de 1914. Un tel état d'âme n'est ni spontané, ni fortuit. Comment s'est-il formé ? M. G. étudie, dans son livre, 1° *les faits* (attentats systématiques contre les biens et contre les personnes ; adhésion du peuple allemand à la barbarie militaire) ; — 2° *les origines* (le caractère allemand, la philosophie allemande, le militarisme prussien, une prospérité matérielle aussi inouïe que subite, qui, en leur offrant la possibilité de s'assouvir, a eu pour effet de libérer les appétits de barbarie) ; — 3° *les causes :* germanisme, étatisme, pangermanisme.

Du même auteur, dans la collection Alcan de *Publications sur la guerre,* une substantielle brochure : *La Mentalité allemande et la guerre* (in-8 de 120 p., 1 f. 25, Paris, Alcan) [1]. — Et dans cette même collection à 1 f. 25, nous signalerons surtout : *Les Usages de la guerre et la doctrine de l'Etat-Major allemand,* par Ch. Andler, documentation excellente, et d'autant plus méritoire que M. Andler, professeur à la Sorbonne, ne péchait pas, avant la guerre, par excès d'antigermanisme ; — *Le Militarisme allemand, ce qu'il est, pourquoi il faut le détruire* (ses actes, sa doctrine, ses méthodes, ses ressources, sa constitution, son histoire, sa place dans le monde, ses fondements), par H. Bourgin, prof. au lycée Louis-le-Grand ; — *Notre frontière de l'Est, La France et l'Empire à travers l'histoire et les Origines du Pangermanisme,* par Henri Stein, conservateur aux Archives Nationales ; — *La Question d'Alsace-Lorraine de 1871 à 1914,* par Jules Duhem (prodigieuse dépense de moyens aussi insidieux que puissants, de la part du gouvernement de Berlin ; et, par instants, affaissements de la conscience française, moins ferme que la fidélité alsacienne).

De la volumineuse collection *Pages actuelles* (in-12 de 50 à 60 p., 0 f. 60, Paris, Bloud) nous signalerons surtout les n^os suivants, qui doivent survivre aux circonstances où ils ont vu le jour : *Rectitude et perversion du sens national,* par C. Jullian, prof. au Collège de France (ce que doit être une nation, dans le temps et dans l'espace : une définition exquise : « La patrie, c'est pour nous une manière d'être meilleurs ») ; — *L'Opinion catholique et la guerre,* par Imbart de la Tour (comment l'Allemagne a travaillé la presse des pays neutres) ; — *A un Neutre catholique,* par Mgr Batiffol (discussion des « scrupules » que la France inspire aux neutres catholiques ; ce que représenterait pour l'Eglise le triomphe de l'Allemagne) ; — *Le martyre du Clergé français,* par E. Griselle, ancien maître de Conférences aux Facultés cath. de Lille ; — *Un examen de conscience de l'Allemagne* (d'après les papiers de prisonniers de guerre allemands), par P. Hazard, officier interprète ; — *Philosophie,* par M. de Wulf, prof. à l'Université de Louvain ; — *Les Surboches,* par A. Beaunier ; — *La Charité et la Guerre*

[1] De M. Paul Gaultier encore vient de paraître *Leçons morales de la guerre,* in-12 de 260 p., 3 fr. 50 (4 fr. 75), Paris, Flammarion. Voilà un de ces livres comme il en faut souhaiter au lendemain de cette commotion qui a remué tant d'idées dans les cerveaux et de sentiments dans les cœurs, — un de ces livres où sont résumés, condensés, présentés avec un art achevé les résultats psychologiques d'ores et déjà acquis après la terrible expérience. Car cette guerre a bien été la plus vaste expérience psychologique que le monde ait jamais connue. Matérielle dans ses procédés, elle est nettement psychologique dans ses causes et dans son évolution comme dans ses conséquences connues (en attendant celles qui ne nous apparaîtront que plus tard). Et voilà bien pourquoi les politiques et les diplomates se sont trouvés gens à si courte vue ! C'est qu'ils n'avaient pas accoutumé de porter la psychologie dans ces questions. — Deux livres dans ce volume : 1° *Psychologie générale de la guerre européenne,* et 2° *Psychologie des belligérants :* les raisons de l'agression allemande, la résistance belge, le courage français, l'honneur anglais, l'obstination serbe, le réveil italien, le mysticisme russe, la fidélité roumaine, l'idéalisme américain.

(tableaux et croquis), par G. Lechartier ; — *La Conduite des armées allemandes en Belgique et en France* (d'après l'Enquête anglaise), par H. Davignon ; — *La Guerre telle que l'entendent les Américains et telle que l'entendent les Allemands,* par Morton Prince ; — *La Signification de la guerre,* par H. Bergson, de l'Acad. fr.; — *La Paix religieuse,* par H. Joly ; — *Contre l'Esprit allemand, Mesures d'après-guerre,* par Léon Daudet (ce qu'a été, ou plutôt ce que n'a pas été la défense nationale intellectuelle depuis 1870 ; ce qu'elle doit être).

De Teodor de Wyzewa, *L'Allemagne nouvelle,* 2 séries (in-12 de 300 et 320 p., à 3 f. 50, Paris, Perrin), recueil de travaux donnés à la *Revue des Deux Mondes* au cours des deux premières années de guerre. T. de Wyzewa est mort au printemps de 1917. C'est une perte qui de longtemps sera irréparable. Nul ne connaissait comme lui, non seulement la littérature allemande, mais la littérature de tous les pays. Et la sûreté de son jugement tenait du prodige : — « Il ne s'est peut-être pas trompé une seule fois en trente ans de critique sur la valeur d'un homme ou d'une œuvre, dit F. Strowski (prof. à la Sorbonne) dans les pages émues qu'il lui consacre *(La Vie catholique dans la France contemporaine,* p. 414-425). ... Ses avis et ses jugements faisaient autorité partout. Il a été l'inspirateur et le guide d'une infinité d'écrivains » (voir encore notice par René Doumic, *Revue des Deux Mondes,* 15 sept. 1917, p. 342-364). Et ce fut un chrétien d'une humilité admirable (on se rappelle l'autobiographie qu'il a intitulée *Ma tante Vincentine* et qui est un si pur chef-d'œuvre, cf. *Ami* 1913, p. 1063-4).

G. Lenôtre poursuit les études qu'il appelle avec trop de modestie « la petite histoire ». Petite, elle ne l'est qu'aux regards de ceux qui tiennent l'histoire un genre pompeux, comme la tragédie où les personnages doivent être au moins rois, quelquefois dieux. C'est de l'histoire, tout simplement, et au meilleur sens de ce mot. L'histoire est une résurrection ; et qui, mieux que M. Lenôtre, a le don d'évoquer le passé, de lui rendre à nos yeux une vie d'une intensité dévorante ? Il appliquait, avant la guerre, son talent d'évocation aux brigands de la Révolution ; il a scruté, pendant la guerre, le fond du Prussien *(Les Prussiens d'hier et de toujours,* 2 séries, à 3 f. 50 l'une, Paris, Perrin, trente-cinq à quarante tableautins dans chaque série). C'est un bien vilain fond ; et j'ai peur que M. Lenôtre, quand il reviendra à nos révolutionnaires, ne soit tenté de se prendre pour eux de quelque indulgence, au souvenir de ce qu'il aura vu en Borussie. Ils sont odieux, et avec cela, ridicules toujours. Faut-il que nous soyons incorrigibles, nous autres rieurs de France, pour ne pouvoir nous tenir de rire aux larmes à la lecture de certaines de ces pages !

Qui de nous (de ceux qui frisent aujourd'hui la soixantaine) n'a dévoré, quand ils ont paru il y a une bonne quarantaine d'années, la série des voyages de Victor Tissot « au pays des milliards » ? C'était d'une verve endiablée, et ce fut un succès insensé. V. Tissot, avant de mourir, a eu l'heureuse pensée d'en reprendre les chapitres les plus actuels, ceux que les événements de la guerre ont le plus douloureusement confirmés, et de les réunir en un volume unique, *L'Allemagne casquée* (in-12 de IV-384 p., 3 f. 50, Paris, Perrin) (les villes du Rhin et les grandes capitales politiques ou commerciales : Berlin, Hambourg, Munich, Stuttgart, Leipzig, Francfort).

La psychologie des Allemands actuels : alcooliques, fous et criminels, gr. in-8 de 16 p., 0 f. 60, Paris, Alcan : titre point flatteur, mais c'est un médecin qui parle, le Dr Capitan, prof. à l'Ecole d'Anthropologie de Paris. Il est solidement documenté, et sa documentation est exacte. Heureusement elle n'est pas complète, et il y a autre chose encore en Allemagne que ce qu'il dit.

Les Catholiques allemands et l'Empire évangélique, par G. Goyau, in-12 de 74 p., 1 f., Paris, Perrin : étude terrible de la dégénérescence du Centre, et des « aberrations morales des catholiques d'Allemagne en matière de droit des gens » : de certains sermons catholiques on peut dire que la doctrine n'y est qu' « un vernis intellectuel dont l'Allemagne recouvre la simple affirmation de sa cupidité et de ses instincts. »

Les Tronçons du Serpent, par Louis Dimier (in-12 de 140 p. avec carte hors texte en couleurs, Paris, Nouv. Libr. Nationale), ou « idée d'une dislocation de l'Empire allemand et d'une reconstitution des Allemagnes » : vues prophétiques des plus curieuses au moment où elles parurent (1915), mais qui malheureusement ne se sont pas réalisées encore.

Les Empires germaniques et la Politique de la Force, par J. de Lanessan, ancien ministre de la Marine, in-12 de x-492 p., 3 f. 50, Paris, Alcan : après une rapide vue d'ensemble de l'histoire des deux Empires centraux (p. 1-32), on trouvera ici 1° l'examen détaillé de l'évolution de l'Empire germanique depuis 1870, sous la direction successive de Bismarck et de Guillaume II, le premier, brutal, violent, déloyal, mais habile, et soucieux de conserver par la paix tout ce que la guerre a donné à l'Empire fondé par ses mains ; le second, non moins Prussien, mais impulsif, brouillon, incapable d'une conduite méthodique, condamné par cette incapacité même à détruire ce que son « inoubliable grand-père » et le Chancelier de fer ont édifié ; — 2° tableau des procédés d'éducation par où Bismarck et Guillaume II ont faussé le cerveau du peuple allemand, lui ont enlevé tout esprit critique, lui ont fait commettre les plus lourdes fautes, diplomatiques et militaires, pour le mettre enfin au bord de l'abîme. Il y a là une enquête d'une rare plénitude, très objective, nourrie de faits, et qui constitue une précieuse « Introduction » à l'étude de la guerre.

Introduction aussi que le nouveau livre de Mme Adam, *L'Heure vengeresse des crimes bismarc-*

kiens (in-12 de 320 p., 3 f. 50, Paris, Nouv. Libr. Nationale), tableau de la carrière de Bismarck de 1880 à sa chute en mars 1890. Et ce tableau est un recueil d'articles qui ont paru au cours de ces deux lustres 1880-1890. Qu'elles sont étonnantes, ces pages, relues à la lumière des événements de ces années-ci ! Quelle puissance de divination ! Mme Adam a toujours été l'incarnation du patriotisme. Le patriotisme, l'amour passionné et intelligent de la France, l'a amenée à la foi (nous parlerons ailleurs du livre publié à la veille de la guerre, *Chrétienne,* où elle raconte, sous le voile transparent d'une fiction, sa conversion). Et avant de faire d'elle une chrétienne, le patriotisme en avait fait déjà une voyante.

Le patriotisme ramènera-t-il à la foi Mme Marcelle Tinayre ? Prions Dieu que cette merveille s'accomplisse un jour. En attendant, Mme T. nous a donné un beau livre, *La Veillée des armes* (in-12 de 292 p., 3 f. 50, Paris, Calmann-Lévy). C'est le tableau de Paris dans les quarante-huit heures qui ont précédé le départ pour l'armée, 31 juillet et 1er août 1914. De Paris, c.-à-d. d'une rue de Paris, la rue où habite Mme Tinayre (où moi-même j'ai habité aussi des années), rue banale entre beaucoup d'autres, mais qui, comme tout le reste du sol français, fut, dans son angoisse, admirable de courage, et d'émotion religieuse, et de volonté de sacrifice : — « Moments inoubliables où nos âmes n'étaient plus que des parcelles de l'âme nationale, où nos affections particulières se fondaient en un sentiment collectif, où le plus faible d'entre nous sentait battre en son cœur mortel le cœur éternel de la France ». Ce sont pages d'une notation admirablement pénétrante, pages de cœur et d'esprit, de finesse et de tendresse tout ensemble. N'est-ce pas la première fois que nous avons le bonheur de garder d'un livre de Mme Tinayre une bonne impression (un ou deux traits pourront sembler un peu chauds, dans une scène d'adieux de deux jeunes époux) ?

Tableau encore de la physionomie de Paris en août-septembre-octobre 1914 que le *1914 à Paris* de M. Arthur-Lévy (in-12 de 294 p., 3 fr. 50, Paris, Plon). Tableau tracé, celui-ci, par un historien de profession, par l'auteur de *Napoléon et la paix.* Ce sont sentiments qu'il fait bon revivre, maintenant que l'orage a crevé... *Suave mari magno...* On ne se doutait pas alors, à Paris, de l'extrême péril. Et l'on supportait gaillardement les incidents des premières semaines de guerre. Les premiers Taubes par exemple, fin août : la psychologie du public se résume bien en ce mot (p. 118) d'un gamin qui, sous l'avion prêt à jeter ses projectiles, tend sa casquette en criant tant qu'il peut : « Pour moi, m'sieu ! »... Plus tard, on a dit que Paris était devenu moins placide sous les Gothas et les Berthas ; Paris n'avait probablement guère changé ; seulement les nerveux de 1918 étaient ailleurs en cette fin d'été 1914.

Les Cruautés allemandes, par Léon Maccas, docteur en droit de l'Université d'Athènes (in-12 de xv-308 p., 3 fr. 50, Paris, Nouv. Libr. Nationale). En sous-titre : *Réquisitoire d'un neutre.* M. Maccas est Hellène, et la Grèce était neutre encore quand son livre a paru. Il était d'ailleurs connu à Paris de longue date, auteur de plusieurs ouvrages se rapportant au droit des gens et à l'histoire diplomatique. Il a conduit son enquête en Pologne, en Russie, en France, en Belgique, en Serbie : c'est écrasant, et ce n'était que la 1re année de guerre encore. Il dresse une liste sinistre de plus de 50 généraux et officiers allemands ou autrichiens auteurs des crimes qu'il précise. La liste n'a dû que trop être complétée depuis.

Sur les Allemands en Belgique, voir d'abord le magnifique essai biographique publié sur *Le Cardinal Mercier,* par G. Goyau, in-12 de 108 p., 2 fr., Paris, Perrin ; — puis, *La Politique de l'honneur,* par H. Carton de Wiart (in-12 de 270 p., 3 fr., Paris, Bloud) : quel titre ! et quelle merveilleuse alliance de mots, « politique » et « honneur » ! Rien que ce titre doit suffire à faire mesurer aux Allemands l'abîme qui sépare la mentalité belge de leur mentalité moderne ; — *Le Crime de Guillaume II et la Belgique,* notes d'un témoin oculaire Paul Van Houtte (in-12 de xv-255 p., 3 fr. 50, Paris, A. Picard) : exposé des faits et discussion juridique (cent pages d'annexes, pièces justificatives des plus précieuses) ; — *Les Allemands à Louvain,* par Hervé de Gruben (in-12 de 160 p., 2 fr., Paris, Plon) : récit palpitant, « souvenirs d'un témoin », d'un étudiant qui « relate avec une précision scrupuleuse ce qu'il a vu et entendu » ; lettre-préface de Mgr Deploige, qui écrit : « En lisant vos pages, j'ai admiré la sérénité de votre ton : ni une plainte larmoyante, ni une récrimination aigre, ni même l'expression d'une inimitié. Et pourtant vous savez à quelles horreurs, à quelles iniquités nous avons assisté. La pire est peut-être celle qui a consisté à calomnier les victimes » ; — *Les Procédés de guerre des Allemands en Belgique,* par H. Davignon ; *L'Occupation allemande à Bruxelles racontée par les documents allemands* (avis et proclamations affichés à Bruxelles ; introduction par L. Dumont-Wilden) ; *Le Martyre du Clergé belge,* par A. Mélot, député de Namur ; *L'Allemagne s'accuse,* par Jean de Beer (brochures in-12 à 0 fr. 60, Paris, Bloud) ; — *Union de la France et de la Belgique,* discours prononcé à Lyon à l'église St-Bonaventure, par le P. Philippe, délégué par S. E. le cardinal Mercier, in-8 de 22 p., 0 fr. 50, Lyon, Vitte.

L'Université de Louvain, par Paul Delannoy, professeur et bibliothécaire de l'Université de Louvain (in-12 de xx-230 p., 3 fr. 50, Paris, A. Picard), livre né de la guerre, mais non pas à proprement parler livre de guerre : c'est le fruit de conférences données par l'auteur, pendant la guerre, à Paris, au Collège de France : tableau de la vie de l'Université de Louvain depuis sa fondation en 1425 par Bulles de Martin V jusqu'à sa suppression en 1797 et sa résurrection en 1834. Ce fut un puissant foyer de lumière que l'Université de Louvain dès son origine ; et les pages de M. Delannoy resteront

comme un glorieux chapitre de l'histoire de l'Eglise (superbe illustration : portraits des gloires de l'Université aux siècles écoulés, et photogravures de ses gloires architecturales).

Sous les auspices de NN. SS. les Evêques, a paru une série de monographies descriptives de ce qu'a été l'occupation allemande en quelques-uns de nos départements envahis (je ne mentionne pas ici les œuvres proprement épiscopales, qui auront une rubrique spéciale) : *La Guerre en Champagne* (au diocèse de Châlons), sous la direction de Mgr Tissier ; — *La Guerre en Picardie,* par l'abbé Calippe, et *La Somme sous l'occupation allemande,* par le même (l'un et l'autre volumes ont une préface de Mgr de la Villerabel) ; — *La Guerre en Artois,* sous la direction de Mgr Lobbedey (tous vol. de 4 à 500 p., 3 fr. 50, Paris, Téqui). Ce sont pages documentaires et vécues, et qui, par la haute garantie dont elles sont revêtues, feront foi en histoire. — Une monographie spéciale a été consacrée à *Arras sous les obus,* par M. Foulon, professeur à l'Institution St-Joseph d'Arras, préface de Mgr Lobbedey (in-4° de 124 p., 100 photographies, 3 fr. 50, Paris, Bloud).

Une nouvelle et bien touchante série avait été commencée par le regretté Paul Delay († février 1919), sous ce titre : *Les Catholiques au service de la France :* documents, non plus de guerre, mais de charité. Les deux premiers volumes ont paru, embrassant les *Diocèses de l'intérieur* (deux autres volumes sont en préparation : *Diocèses du front* et *Diocèses envahis). Ces Diocèses de l'intérieur,* c'est, pour le tome I, Paris, Versailles, Meaux ; pour le tome II, Lyon, Bourges, Nantes, Rouen, Aix, Marseille, Lourdes (vol. de 340 p., à 3 fr. 50, Paris, Bloud). On y étudie, pour chaque diocèse, la mobilisation des organisations diocésaines, fondation de nouvelles œuvres ou adaptation des anciennes aux circonstances, initiatives de toute nature prises par le clergé et les catholiques, etc.

La Dévotion française et la Guerre : Montmartre, par Fr. Veuillot, in-16 de 96 p., 0 fr. 80, Paris, Bloud. Déjà au temps de Richelieu, un vieux jésuite qui mérite toujours d'être lu, le P. Binet, écrivait que Montmartre est appelé *le cœur de la France,* et que cela se lit dans une ancienne charte du roi Jean. Le P. Binet évoquait par là les souvenirs séculaires et sacrés qui s'attachent au Mont des Martyrs, et les millions de pèlerins qui, dès les premiers temps de la Gaule chrétienne, ont pris l'habitude d'en gravir les pentes, et les prières de l'abbaye de Bénédictines dotée là-haut par le roi Louis le Gros et qui, avant la fin du XVIIe siècle, va devenir l'un des berceaux de la dévotion au Sacré Cœur... Ce « cœur de la France » a cessé de battre au temps de la Révolution, par la suppression de l'abbaye ; mais avec quelle énergie il a repris vie ! et quel incomparable sanctuaire d'amour et de pénitence réparatrice Montmartre est devenu !

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Je lis dans le *Dictionnaire de Théologie catholique* de Vacant-Mangenot, t.V, colonne 116, art. *Enfer* : « Il est souverainement probable, comme le pensent plusieurs théologiens, que Dieu ne précipite pas en enfer pour *un péché mortel isolé,* surtout pour un péché de fragilité ; mais qu'il n'y envoie que des pécheurs invétérés. »

Le cher *Ami* voudrait-il dire dans quel sens il faut entendre les paroles de l'auteur ?

1° A-t-il voulu dire que dans sa bonté Dieu ne permettrait pas que celui qui n'a commis qu'un péché mortel mourût dans l'impénitence, et qu'il lui donnerait une grâce extraordinaire afin qu'il pût avant de mourir se purifier de ce péché ?

2° A-t-il voulu dire, et peut-on soutenir comme doctrine *souverainement probable,* que celui qui paraîtrait devant Dieu avec un seul péché mortel, surtout de fragilité, ne serait pas condamné au feu de l'enfer ?

R. — Non, assurément, l'auteur de l'article, le R. P. Richard, n'a pas voulu écrire dans votre sens n° 2. Rien, dans le contexte, n'autorise à lui prêter pareille énormité ; au contraire, tout dans ce paragraphe indique qu'on doit l'entendre dans votre sens n° 1 : « En fait, Dieu a voulu déverser sur l'humanité une surabondance d'amour tellement incompréhensible qu'il a fallu parler des folies de l'amour divin. Dans notre création, Dieu est amour ; le crucifix, l'Eucharistie, le Sacré-Cœur : voilà ce qu'il faut considérer pour comprendre l'enfer... lequel n'est que la punition d'un *mépris obstiné* de l'amour divin. Par amour, Dieu patiente avec le pécheur et lui pardonne sans cesse ses crimes ; par amour, il cherche à le sauver et à s'en faire aimer ; et si enfin il damne ce *pécheur obstiné,* c'est encore par amour. »

D'ailleurs, c'est un point de doctrine absolument certain que toute personne morte en état de péché mortel doit être damnée, à moins qu'elle ne soit ressuscitée par quelque Saint avant de passer en jugement. Si ce n'est pas de foi, c'est au moins *proximum fidei.* — Cela semble en effet ressortir clairement de l'Evangile, c'est la doctrine des Pères, c'est l'enseignement de tous les théologiens et la croyance de l'Eglise universelle. — De plus, la raison théologique, ainsi que le montrent S. Thomas et les grands théologiens, le prouve invinciblement. En effet : — *a)* Le péché mortel détruit la grâce, rend ennemi de Dieu, pose volontairement dans un état dont on ne peut pas sortir par soi-même, et ne peut plus être remis dans l'autre monde, où l'on est sorti *de statu viæ.* — *b)* Le péché mortel tend, autant qu'il est en lui, à la destruction de Dieu l'être infini et par là mérite par lui-même une peine infinie, autant qu'elle peut l'être sur un être fini. — *c)* Dieu infiniment juste doit dans la même proportion récompenser le bien et punir le mal ; or il donne le paradis éternel à celui qui se présente devant lui au jour du jugement avec un seul degré de grâce ; il doit donc de même précipiter dans un enfer éternel celui qui

se présente devant lui avec un seul péché mortel. — *d)* Dieu est infiniment bon d'une bonté absolue, par là-même il doit poursuivre d'une haine infinie tout ce qui est le mal et ne peut plus être changé; or tel est le péché mortel au jour du jugement. — *e)* Dieu est infiniment bon d'une bonté relative ; par conséquent il doit donner aux hommes constitués comme ils le sont, un moyen suffisant pour éviter tout péché mortel, qui est *le mal,* et gagner le ciel ; or il n'y a que la menace réelle d'une peine éternelle qui peut être suffisante pour détourner efficacement l'homme du péché mortel, au moins dans le commencement. — *f)* Si Dieu ne pouvait ou ne voulait pas jeter en enfer celui qui meurt avec un seul péché mortel, où s'arrêterait-on ? Y jetterait-il celui qui meurt avec deux péchés mortels ? Ce n'est qu'un de plus. Et celui qui meurt avec trois ? Ce n'est toujours qu'un de plus. — *g)* Enfin, que ferait-il de ce pécheur? La foi nous enseigne qu'une fois le *status viæ* fini, il n'y a plus de pardon possible pour celui qui n'a pas la grâce en lui, et qu'on ne peut pas aller au ciel sans la grâce; il ne le mettra donc pas dans le ciel. S'il ne le précipite dans l'enfer qu'il a mérité, le mettra-t-il dans le purgatoire ? Mais le purgatoire n'est point pour ceux qui ont des péchés mortels non encore pardonnés quant à la coulpe, et du purgatoire on passe toujours dans le ciel, où lui ne peut pas entrer. Le mettra-t-il enfin dans les limbes? Mais les limbes sont pour les enfants morts sans baptême et qui n'ont point commis par leur propre volonté de fautes mortelles. Il ne reste donc pour lui que l'enfer.

Mais est-il sûr que Dieu dans sa bonté ne permettrait pas que celui qui n'a commis qu'un seul péché mortel mourût dans l'impénitence et qu'il lui donnerait une grâce extraordinaire, si elle est nécessaire, afin qu'il pût avant de mourir se purifier de ce péché ? On peut assurément regarder cela comme probable ; mais doit-on le regarder comme *souverainement* probable ? C'est peut-être un peu trop dire. Quand Dante, tout à la fois poète et théologien, arrive aux portes de l'enfer et voit l'inscription écrite dessus en lettres de feu, il se prend à trembler et dit à son conducteur : « Oh ! que ces paroles sont dures ! » Et celui-ci lui répond : « Il faut laisser ici toute sensibilité humaine et ne voir que la justice de Dieu. » Cependant il semble presque sûr que quand quelqu'un commet un premier péché mortel avec connaissance de cause, il doit en sentir après du remords, ou Dieu lui-même lui en inspire par bonté et miséricorde ; s'il résiste et s'obstine à ne pas se repentir et à garder son péché, il en commet bien vite d'autres, ou même n'en commît-il plus d'autres, dès lors qu'obstinément il veut garder son péché, il devient promptement comme un pécheur obstiné et invétéré.

Ce qu'on pourrait croire peut-être avec plus de probabilité, c'est qu'un pécheur pour qui l'on a beaucoup prié, fût-il même un assez grand pécheur, et mourût-il sans donner de signes extérieurs de repentir, peut ne pas être damné, parce que, même quand il n'y a plus de signes extérieurs que les hommes puissent comprendre, la mort réelle n'est pas encore arrivée, et Dieu, ayant égard aux prières qui ont été faites pour ce pécheur, se fait encore entendre à lui et lui donne des grâces extraordinaires pour lui faire concevoir la contrition parfaite.

Quant à ceux qui n'auraient commis qu'un seul péché mortel par faiblesse, généralement on peut croire qu'ils se sont repentis et ont obtenu le pardon. Mais il y a là toujours quelque chose de mystérieux qu'il est impossible de pénétrer, et dont on ne saurait parler avec certitude.

Q. — Une personne a subi le dommage d'un incendie dans un immeuble assuré. Pour être sûre d'être intégralement payée par la Compagnie, elle exagère sa perte, elle déclare perdu ce qui ne l'a pas été, etc.

En fait tout ce qu'elle a demandé lui est accordé ; par conséquent, plus que le montant du préjudice.

Dans une réponse à un cas à peu près semblable vous avez conclu à l'obligation de la restitution. Cependant, pour en diminuer le *quantum* ou la supprimer, ne pourrait-on pas dire : 1° que les Compagnies obligent à les tromper à cause des difficultés nombreuses qu'elles suscitent pour s'exonérer elles-mêmes ; 2° qu'il y a un tort moralo-physique réel et dont elles ne tiennent pas compte, comme celui des ennuis, des émotions capables d'influer sur la santé, etc. ?

Que pensez-vous de ce genre d'appréciation ?

R. — Nous restons sur nos positions et conclusions déjà formulées ailleurs, ainsi que vous le rappelez à propos d'une question identique.

1° La « difficulté » que font les Compagnies *n'oblige point du tout* à les tromper. Il est vrai qu'elles s'attendent à l'être, et prennent leurs précautions en conséquence. Mais s'il arrive que les coquins occasionnent des vexations aux honnêtes gens, ceux-ci ne sont pas par là-même autorisés à les imiter.

La meilleure preuve que les Compagnies d'assurances ont raison de faire ces difficultés, c'est le cas même que vous proposez, où une personne incendiée a pu se faire verser une indemnité supérieure au dommage causé. Ces difficultés, d'ailleurs, ne sont point des injustices, mais des procédures d'enquête et d'estimation parfaitement légitimes de la part des Compagnies, et où l'on ne peut vraiment pas voir, chez elles, l'intention de voler leurs clients. Que si, tout de même, en fait, à la suite d'une procédure défavorablement menée, le sinistré éprouvait une perte par la fixation d'une indemnité insuffisante, il garderait plein droit de se compenser comme il le pourrait.

2° Le tort des ennuis, émotions, etc., n'est pas objet du contrat qui intervient entre assureur et assuré. Celui-ci donc, en aucun cas, ne peut estimer les préjudices de cet ordre à prix d'argent aux dépens de la Compagnie, et s'en faire indemniser, puisque dans sa police d'assurance il n'a point demandé cela, et que certainement on ne le lui a pas promis. Les dommages matériels sont seuls en cause dans ce contrat bilatéral de justice. Il faut s'en tenir là, absolument.